DIMANCHE 3 MAI 1914

XXVe ANNÉE. — N° 8583. — DIMANCHE 3 MAI 1914

LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX : LILLE. — 15, rue d'Angleterre. Téléphone 672

5 CENTIMES

5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX. — 35, rue du Vieil-Abreuvoir. TOURCOING. — 35, rue des Ursulines

Adveniat regnum tuum

Dieu protège la France !

Lundi 4 mai. — SAINTE MONIQUE

Mardi 5. — SAINT PIE V

L'Invention de la Sainte-Croix

Après le triomphe remporté par Constantin sur le tyran Maxence et le paganisme avec l'étendard de la croix, sainte Hélène vint à Jérusalem, fit rechercher sous les décombres du Calvaire la croix du Sauveur et lui dédia des basiliques dans la Ville Sainte et à Rome. Désormais, ô croix précieuse, vous êtes sortie des cryptes des catacombes, vous avez rayonné sur le monde, vous avez brillé au fronton des palais et des églises, vous avez orné la tiare des papes et surmonté la couronne des rois et des empereurs; vous avez souri aux berceaux, béni les foyers et gardé les tombes. En vain la Révolution scandalisée de votre humilité, comme l'avaient été le judaïsme et le paganisme, voulut vous proscrire de France et vous remplacer par de vains simulacres; vous avez repris bientôt votre place glorieuse; puis, quand vers la fin du siècle dernier, un régime soi-disant républicain, issu de la Révolution, prétendit vous reléguer aux décombres, il s'est trouvé un journal, celui-ci, qui vous a arborée fièrement en tête de ses colonnes, pour affirmer sa foi invincible et son espérance immortelle en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié. O croix, glorieux symbole et labarum de victoire, faites que l'esprit des origines qui vous a arborée à notre tête continue de présider à ce journal, que nous n'ayons jamais la faiblesse de rougir de ce signe du salut par lequel le monde seul peut encore être sauvé; notre ambition est de vous faire régner, et de prosterner la terre devant vous; et, selon le mot de Pie X, notre politique, si nous en avons une, ne sera jamais que celle de la croix.

Paris 2 mai 1914

La journée

La pluie des désistements continue. Ce sont toujours les socialistes unifiés qui semblent devoir en recueillir le plus clair bénéfice. Cette course à l'anarchie est ce qu'on appelle parmi nos adversaires « le devoir de la discipline ».

❋

A toutes ses fautes précédentes, M. Caillaux vient d'ajouter celle de provoquer M. d'Aillières en duel.

❋

Le dessinateur alsacien Hansi va être poursuivi de nouveau.

❋

L'empereur François-Joseph va tout à fait mieux.

❋

La nouvelle Constitution chinoise a été promulguée. Les « Loups blancs » continuent leurs ravages dans la province de Kanson.

❋

Les constitutionnalistes se seraient emparés de Tampico.

❋

L'Ami des malades
par le chanoine GIRARD

3e édition, 9e mille

Un vol. in-32 de XXVII-230 pages, avec de nombreuses lettres d'approbation d'archevêques et d'évêques. — Prix, broché, 0 fr. 55 ; port, 0 fr. 05. Relié toile noire, 0 fr. 80 ; port, 0 fr. 10.

M. le chanoine Girard a une prédilection pour ceux qui souffrent ; c'est l'ami des malades. Ils sont si à plaindre ! Ils ont si peu de consolations ! Toujours torturés par le mal et presque toujours seuls !... avec leur douleur ! Ce petit livre nous apprend d'abord quel est le rôle providentiel de la maladie et comment nous devons la sanctifier par notre résignation à la volonté de Dieu, notre obéissance et notre patience. Il nous indique les secours divins qui nous sont offerts ; le prêtre, les sacrements, les autres secours de la sainte Eglise. Il termine par un abrégé des vérités de la foi, certaines maximes bonnes à méditer, quelques prières indulgenciées, surtout par les prières spéciales aux malades. « C'est bien le *Manuel des malades*, écrit à l'auteur M. le vicaire général de Rennes ; rien n'y est oublié... Le succès ne saurait faire doute, la diffusion sera large, le bien produit immense. »
F. CHAPOT (*Polybiblion*).

Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Pour défendre l'âme des enfants

L'Officiel a publié la déclaration de l'Association catholique des chefs de famille d'Ailliant-sur-Milleron (Loiret), de l'Association catholique des chefs de famille de Provins (Seine-et-Marne), et de l'Union Jeanne d'Arc, du canton de Brouvelieures (Vosges).

La Flambée

(Souvenir de l'an dernier)

Le dimanche s'était passé aussi crapuleusement que d'habitude dans le plus indifférent, le plus bas, le plus écroulé des villages, c'est-à-dire à Overnay-aux-Arbres.

On avait travaillé jusqu'à midi ; puis on s'était rasé, bretellé, débigoudé, pour l'heure de l'absinthe.

On avait traîné ses pattes gourdes et son ennui jusqu'au dîner en fumant des pipes, en faisant des manilles, en poussant des boules et en rebuvant des apéritifs.

C'est pourtant la fête de Jeanne d'Arc.

Mais, ici, elle n'a pas un drapeau... pas un lampion... à croire qu'on est dans un village prussien.

❋

Pourtant, tout arrive.

Même dans ce patelin de lourde matérialité, vers 6 heures, à la sortie des cabarets, un bruit se répandit vaguement... Il y aurait, paraît-il, ce soir, dans le département et dans la France entière, d'innombrables feux de joie en l'honneur de Jeanne d'Arc... ? On devait en allumer à Féricy, à Caillouël, aux Econchies, aux Herbiers, etc...

L'instituteur passa.

— Est-ce vrai, lui cria-t-on, les feux de joie ?

Il montra un humide tiers de cigare :

— Le feu de joie, voilà !...

Gargouillat apparut ensuite.

— Monsieur le maire... paraît qu'on allume, ce soir, partout des feux de joie pour Jeanne d'Arc... ?

— Qui ça... Jeanne d'Arc... ?

Et, sifflant son chien Turco, il partit, jupitérien.

Pourtant il resta quelque chose dans l'air, et Overnay se mit à table, un peu sur l'œil.

❋

On en était au fromage, quand un cri retentit :

— Le feu !... il y a le feu !...

Instantanément, les quatre cents habitants arrivèrent au milieu de la chaussée.

— Où ça... le feu... ?

— Tiens, là !... à gauche !... au-dessus des Econchies... ?

— Peuh !... dit le fermier Alexis, c'est déjà fini...

En effet, le ciel, un instant illuminé, s'enténébrait de nouveau.

— Ça doit être un signal... dit Grattepanche. Le châtelain des Ormeaux est passé tout à l'heure, et il a dit comme ça que c'était sûr... qu'on illuminait partout ce soir, à 9 heures...

— Il a dit ça... ?

— Comme je te le dis !... Il allait lui-même allumer un feu aux Econchies.

— Alors... que si on montait tous aux Guérémaux... ? on verrait bien de là-haut !

— Montons-y !...

Le temps de prendre une lanterne, une canne, un fichu, du tabac... et, lentement, le village se déroule sur les pentes herbeuses sillonnées d'ornières, vers le plateau des Guérémaux qui domine tout le pays à vingt lieues à l'entour.

❋

Là-haut, tout le monde se masse au bout du champ du fermier, le dos à une grosse meule qui se dressa au bord même du plateau...

L'air est frais, la nuit noire... d'invisibles parfums flottent dans l'espace... on devine le fourmillement des villages dans la vallée... Quelques rares bruits lointains montent du fond de l'obscurité... un grincement d'essieux, l'aboiement d'un chien... Sur les têtes, les branches tordues d'un vieil arbre semblent des bras d'ancêtres, indiquant l'horizon en un geste immobile et spectral.

Mais les paysans ont beau regarder cet horizon, ils ne voient que la nuit, ils n'entendent que le silence...

Tout à coup, à un clocher invisible, les neuf coups de 9 heures s'égrenèrent dans la nuit.

Alors, subitement, à droite, à gauche, par devant, par derrière, en haut, en bas, des lueurs jaillissent trouant l'obscurité... petites et basses d'abord, puis elles s'élancent, elles se poursuivent dans la profondeur du ciel noir... Des villages apparaissent, des pays entiers surgissent, des églises semblent être des flèches de feu...

❋

Les paysans sont debout, serrés les uns contre les autres.

Ils observent avec une sorte de crainte mystérieuse.

De leurs bâtons, ils s'indiquent les pays :

Ce feu éclatant... c'est Féricy !...

Ce clocher qui s'enlève dans une apothéose rouge, c'est celui de Guyancourt, le village rival.

Ce brasier là-bas, à une dizaine de kilomètres, ce doit être Caillouël ou les Herbiers... ?

Tiens, les Econchies qui s'embrasent !... puis la Tombe-Régnier !...

Ils contemplent, silencieux, pendant quelques instants, les deux immenses chênes qui ont douze cents ans à eux deux, et qui surgissent de l'ombre, dominent toute la plaine, comme deux sentinelles géantes.

... Et là-bas, tout au fond de l'horizon, des fusées rayent le ciel... des fusées blanches et bleues qui s'élèvent, aériennes et rapides, comme pour remplacer les étoiles, puis retombent lentement, fleurs de feu, cascades de flamme...

... Et, à gauche, les Econchies !... On doit savoir, dans ce pays-là, ce qu'est Jeanne d'Arc, car on ne lui a pas liardé les fagots !... Est-il splendide, ce feu de joie !... il paraît vouloir dépasser tous les autres ; sa clarté mouvante sembla un drapeau de feu et de flamme qui caresse le ciel noir, comme pour faire signe au fond de l'immensité à la petite Jeanne, et lui crier qu'on n'oublie pas sur la bonne terre de France !

❋

— C'est pas pour dire... mais nous allons passer pour de rudes mufles !... dit brusquement un jeune conscrit au fermier Alexis.

— Savoir !... répond celui-ci qui a les bras croisés et le front soucieux.

— Il n'y a que nous qui ne faisons rien !...

— Savoir !... répond encore le fermier.

— C'est tout su !...

Et c'est vrai qu'on est un peu honteux dans les groupes... On a beau être des culsterreux d'Overnay-aux-Arbres... ne plus avoir de curé, vivre sans une messe, sans une prière, comme des bestiaux, et ne plus croire qu'au cochon qui va venir et qu'au fumier qui grossira les patates... Tout de même !... dans certaines circonstances, on se rend compte du fond vaseux où l'on gît, et on est un peu gêné !...

— On aurait pu nous prévenir !... dit une vieille femme.

— C'est vrai !... personne ne s'occupe de nous... on n'est pourtant pas de la volaille !...

— Ah ! tu sais, ma chère... quand on dit qu'on est d'Overnay, on a tout dit !

— Des sauvages, quoi !...

Quelques hommes cherchent à terre... ayant une même pensée, un même désir, celui de trouver quelque chose à brûler...

Mais, au sommet de ce champ de jeune blé, il n'y a rien... pas même un fagot de bois mort !... pas même un tas d'herbes sèches !... rien que cette bête grosse meule de paille qui bombe son ventre épais de bourgeois cossu au-dessus de l'horizon...

❋

Alors, on vit une chose étrange... incroyable... inouïe...

Le fermier secoua sur son pouce la cendre de sa pipe... tira lentement quelques profondes goulées, puis se mit à genoux devant sa meule de paille et alluma quelques brindilles...

Une femme se précipita :

— Vous n'allez pas faire ça !...

— Vous, d'abord, f...tez-moi la paix !

— Alexis !...

— Est-elle à moi... ? Alors !...

D'ailleurs, il n'est déjà plus temps !...

Une petite lueur claire part, court, saute, sursaute comme un écureuil de feu autour de la grosse meule...

Puis, brusquement, tout le caparaçon s'allume, grésille, scintille, crépite... une flamme immense s'élève, se déploie comme une tapisserie ardente sur le déclin des autres feux... La nuit s'est fendue, et c'est du soleil qui brille maintenant sur toutes les bouches ouvertes et fait cligner les yeux ahuris des croquants d'Overnay...

Ils la regardent, la meule qui flambe, torche monstrueuse au-dessus de toute la vallée... Ils la regardent dans un silence de stupeur et d'admiration...

Il a osé faire ça, Alexis !...

❋

Pendant toute une heure, elle flamba, majestueuse dans la nuit immense.

Pour une belle torche, c'est une belle torche !...

Ce qu'on doit la zyeuter là-bas, de tous les villages !...

Pas un feu dans tout l'horizon ne peut s'égaler à ce feu de quatre mille bottes de paille.

Et quand elle a fini de secouer à tous les vents sa chevelure de flammes, alors elle brûle... puis elle rougeoie...

C'est un énorme poing d'or et de pourpre qui s'avance, comme un défi, au-dessus de la plaine, et qui dira pendant quinze nuits — car elle mettra deux semaines à se consumer : — « Quel est le feu comparable à mon feu... ? »

C'est l'expiation de tout un pays !...

Le plus riche habitant se dévouent, sous une de ces mystérieuses poussées de la race, pour payer à Jeanne, en une seule fois, et d'une manière magnifique, la dette de tous ses concitoyens.

❋

Et c'est ainsi qu'il le comprenait, Alexis le fermier.

Car, se retournant vers le conscrit et, regardant bien en face sa figure où rougeoyaient tous les reflets de l'incendie :

— Eh bien !... sommes-nous encore des mufles... ?

PIERRE L'ERMITE.

Pour les ballottages

Petit catéchisme d'Action catholique

LE DEVOIR ELECTORAL

Un tract de 2 pages in-8° à deux colonnes 15, 0 fr. 10 ; 100, 0 fr. 50 ; 200, 0 fr. 90 500, 1 fr. 75 ; 1 000, 3 francs ; 10 000, 25 fr. (*Port en sus.*)

Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Le cardinal canadien

Le Canada est en fête : il a un cardinal. Et certes de telles sympathies environnent l'archevêque de Québec, il a rendu, au cours de sa carrière déjà longue, de si éminents services à l'Eglise et à sa patrie

Mgr BEGIN, archevêque de Québec, qui sera prochainement créé cardinal

que les félicitations volent vers lui joyeuses et empressées. C'est pour nous un devoir bien doux d'y joindre les nôtres, Mgr Bégin ayant bien voulu visiter plusieurs fois la Maison de la Bonne Presse et nous donner de fréquentes preuves de son affectueuse sympathie.

Né à Lévis (Canada) le 10 janvier 1840, celui qui devait devenir le cardinal Bégin, après cinq années d'études au Petit Séminaire de Québec, devint professeur de cet établissement. L'ensemble de ses qualités et l'éclat de ses succès le firent désigner pour être envoyé en mai 1863 au collège de la Propagande à Rome.

Dans la capitale du monde catholique, il fit pendant cinq années des études très complètes, coupées par des voyages dans la plus grande partie de l'Europe. C'est en 1865 qu'il fut ordonné prêtre par le cardinal Patrizi.

Rentré au Canada le 27 juillet 1868, l'abbé Bégin mena de front jusqu'en 1884, l'enseignement de la théologie et de l'histoire ecclésiastique à l'Université Laval, la charge de préfet des études du Petit Séminaire et la publication de travaux remarquables sur la primauté et l'infaillibilité du Souverain Pontife, la Sainte Ecriture et la règle de la foi, le culte catholique et la chronologie de l'histoire.

Le moment était venu où la voix unanime le désignait pour les charges supérieures de l'Eglise. Le 28 octobre 1888, il était sacré évêque de Chicoutimi, le 22 décembre 1891, il devenait coadjuteur du cardinal Taschereau, et en 1898 il lui succédait sur le siège de Québec.

Cet évêque qui a fondé plus de 50 paroisses nouvelles, a été un ouvrier prodigieux dans le champ du Seigneur. Levé avant le jour, ses prières faites, il a toujours aimé à se tenir, soit à Québec, soit en tournée pastorale, à la disposition du peuple canadien tant au palais épiscopal qu'au confessionnal, se faisant vraiment tout à tous.

Une telle vie est épuisante. Lorsque ses forces défaillent, le médecin ordonne à Mgr Bégin de franchir l'Atlantique, et il vient, dans une modeste communauté, se reposer à Paris où il aime à contempler l'activité générale en passant lui-même au milieu de la foule comme un inconnu. C'est au cours de ces voyages que nous avons eu bien des fois l'occasion de l'entretenir et de sentir à quel point il est pénétré d'esprit de foi, de zèle, de confiance en Dieu, de vues surnaturelles, d'amour pour le Pape, pour le Canada et pour la France.

Peu d'hommes ont pénétré à ce point l'étendue du service que la permanence de la langue française rend au Canada pour préserver son catholicisme. L'Angleterre n'a pas de sujet plus loyal, le Canada n'a pas d'apôtre plus canadien, la France n'a pas de meilleur ami : tout cela va si bien ensemble là-bas !

Son épiscopat à Québec a été signalé par son attitude courageuse dans la question des écoles de Manitoba et le zèle avec lequel il a défendu en cette circonstance les droits de l'Eglise.

Il a ouvert son diocèse aux communautés religieuses chassées de la France par la persécution impie de ses gouvernants.

Au prix d'immenses sacrifices et de difficultés innombrables, il a fondé, en Canada, en 1907, la grande presse catholique, par la création du journal l'*Action sociale*.

Lors du fameux Congrès eucharistique de Montréal, Mgr Bégin reçut, à Québec, le cardinal légat et organisa de magnifiques et très touchantes fêtes à Notre-Dame de Beaupré.

Avec Mgr Roy, son auxiliaire par lequel il est admirablement secondé et, quand il y a lieu, suppléé, il organisa le Congrès de langue française au Canada.

Il a couvert son diocèse d'organisations antialcooliques et de banques populaires pour inciter l'ouvrier à l'épargne.

Obligé d'abréger cette notice, signalons d'un mot seulement ses belles, doctrinales et vraiment pastorales lettres de Carême et la sentence arbitrale (1901) qu'il rendit dans un conflit survenu entre ouvriers et patrons, et qui excita l'admiration universelle.

En juin 1913, son jubilé épiscopal fut l'occasion de fêtes inoubliables. Elles vont reprendre chaleureuses et grandioses.

Nous tenons à y prendre notre part. De très grand cœur, avec tout le Canada et toute l'Eglise catholique, nous félicitons le nouveau prince de l'Eglise, et nous lui adressons au nom de la famille de la *Croix* le vœu traditionnel *Ad multos annos !*

F.

Le card. Merry del Val et Mgr Sevin

La lettre de S. Em. le cardinal Merry del Val et les pièces officielles qui annonçaient à Mgr Sevin son élévation au cardinalat, adressées à Fourvière, ne parvinrent à Mgr l'archevêque que mardi matin à Charlieu, où Sa Grandeur visitait la paroisse et l'école Saint-Gildes. Voici le document daté de Rome, 25 avril, et signé cardinal Merry del Val :

« Monseigneur, il m'est tout particulièrement agréable d'annoncer à Votre Grandeur que Notre Saint-Père Pie X, voulant récompenser vos mérites personnels et honorer le siège métropolitain de Lyon, a résolu de vous élever à la haute dignité cardinalice au prochain Consistoire qui aura lieu le 25 mai. En faisant part à Votre Grandeur de cette heureuse nouvelle, permettez-moi, Monseigneur, d'être le premier à vous offrir mes plus sincères félicitations, avec mes vœux les meilleurs et les plus empressés. Je prie Votre Grandeur de bien vouloir agréer l'hommage de ma profonde vénération. »

Sa Grandeur envoya aussitôt à S. Em. le secrétaire d'Etat la dépêche suivante :

Charlieu, le 28 avril 1914.

« Archevêque de Lyon reçoit en cours de visites pastorales la lettre qui lui annonce la dignité que daigne lui conférer la bonté paternelle du Pape. Il supplie humblement le Souverain Pontife d'agréer l'hommage d'une reconnaissance d'autant plus profonde qu'il se sent moins digne du haut rang auquel il est appelé. Il offre à Pie X toute sa vie et à Votre Eminence l'expression de sa vive gratitude pour les vœux que vous lui adressez si gracieusement.

» HECTOR-IRÉNÉE SEVIN. »

Depuis deux jours affluent à l'archevêché télégrammes et lettres de félicitations.

Le vol de l'élection Bazire

M. Denais explique dans la *Libre Parole* :

89 bulletins contestés avaient été transmis à la Commission sans être épinglés chacun à son enveloppe — faute de quoi il était absolument impossible à la Commission de statuer sur la validité de la contestation.

Fait qui est beaucoup plus grave, **72 bulletins contestés n'ont pas été transmis du tout.**

Que sont ces 72 bulletins ? Combien parmi eux étaient valables et auraient dû être attribués à l'un ou à l'autre des candidats ?

La Commission n'a pas été mise à même de le savoir, et personne ne peut plus le savoir, car ces bulletins ont été détruits.

Dans quelles conditions l'ont-ils été ? Par légèreté ? c'est possible pour quelques-uns d'entre eux. Par calcul dolosif ? c'est certain pour le plus grand nombre.

Voici la commune des Sables-d'Olonne. Il y a plusieurs bureaux de vote. 40 bulletins sont contestés et annexés, avec la signature des scrutateurs, aux procès-verbaux centralisés à la mairie.

La mairie devait transmettre le tout à la préfecture.

La municipalité des Sables ne pouvait l'ignorer ; le préfet et le sous-préfet qui, le jour de l'élection, lui ont prêté le secours de leurs lumières, le lui ont certainement rappelé. Pourquoi ces 40 bulletins ont-ils disparu ? Les scrutateurs sont très formels : la très grande majorité appartenait à Henri Bazire et les contestations produites étaient ridicules (bulletins écrits au crayon, bulletins sans prénom, etc.).

Est-ce que quelqu'un aurait fait du zèle et voulu protéger le candidat bloquard contre les périls d'une vérification qui lui aurait fait perdre sa précaire majorité ?

La question est posée. Pour tous les honnêtes gens, elle est résolue.

A la Chambre, des hommes de tous les partis, députés ou journalistes, ayant connaissance des faits, me l'ont dit, hier même : « Jamais élection n'a été plus cyniquement volée. »

M. Caillaux duelliste

Un duel qui ne peut pas avoir lieu

A M. Caillaux manquait cette triste gloire. M. d'Aillières avait adressé à ses électeurs les remerciements suivants :

Près de 11 000 électeurs ont bien voulu me continuer leur confiance, je les en remercie chaleureusement.

En le faisant, ils ont montré leur indépendance et prouvé qu'il y a, dans l'arrondissement de Mamers, un nombre imposant d'hommes courageux, disposés à ne jamais approuver ni le crime, ni les compromissions d'un ministre avec un escroc.

A ceux-là je demeure entièrement dévoué et ils pourront toujours compter sur moi.

Qu'ils aient confiance.

Le pays ne tardera pas à leur donner raison et à montrer qu'en France on ne brave pas impunément la conscience nationale.

LOUIS D'AILLIÈRES.

Sur ce, M. Caillaux a envoyé à M. d'Aillières, MM. Ceccaldi et le général Dalstein pour lui demander réparation par les armes de cette allusion à des faits proclamés devant la Commission d'enquête. M. Caillaux aspire visiblement à gouverner la France par la terreur des armes.

M. d'Aillières n'a aucune réparation à accorder.

Un catholique ne se bat avec personne.

Un homme d'honneur ne se bat pas avec M. Caillaux.

En tout cas, nous signalons à cette occasion cette juste réflexion de M. Gustave Téry dans l'*Œuvre* :

A la réunion du Trocadéro, Caillaux, à bout d'injures et de souffle, finit par me crier : « D'ailleurs, vous êtes un lâche, et j'attends vos témoins ! »

Non, Monsieur ; je me suis battu bien souvent, trop souvent en duel, mais jamais avec un homme accusé d'assassinat...

Vous pensiez peut-être qu'il vous suffirait de vous faire réélire, comme jadis le député Wilson, après le scandale de l'Elysée, pour arrêter une fois encore l'œuvre de la justice ? Allons donc, misérable fou ! C'est aujourd'hui que commence votre châtiment.

GAZETTE

Sentiments d'évêque

Trois jeunes chasseurs alpins, en garnison à Annecy, se préparaient, nous écrit-on, à prendre le train pour retourner dans la Haute-Loire, leur pays, en congé de convalescence. Sur le quai de la gare arriva Mgr l'évêque d'Annecy avec son grand vicaire. Nos jeunes soldats saluent. L'évêque s'avance vers eux la main tendue, leur demande où ils vont, pourquoi un congé de convalescence, enfin s'intéresse à tout, puis chacun monte en wagon. A Lyon, le bon évêque arrête encore les chasseurs, leur offre un excellent déjeuner, puis, obligé de partir, il donne des ordres à son grand vicaire qui leur glisse à chacun 5 francs dans la main et des cigares de luxe. Cette attention donne encore plus de prix à la générosité. N'est-ce pas délicieux ? Et encore Monseigneur n'avait qu'un regret, c'était de n'avoir pas eu le temps de les conduire à un grand médecin de Lyon pour le consulter sur leur cas.

Un cœur d'évêque n'est-il pas quelque peu un cœur de mère ?

En faveur du revolver

Trois apaches étaient hier au banc des prévenus, à la 8e Chambre correctionnelle. Ces vauriens avaient l'habitude de s'attaquer, dans les rues désertes de Vincennes ou de Saint-Mandé, aux femmes attardées qui, le soir, rentraient chez elles, pour leur enlever leurs réticules.

On voit défiler plusieurs braves femmes de tout âge, qui viennent déposer, comme victimes de ces malandrins. Puis, une grande jeune fille, d'une voix très douce et avec une simplicité pleine d'aisance, fait à son tour sa déposition :

« Je rentrais, comme tous les soirs, à 10 h. 1/2, ma journée terminée, lorsqu'un individu s'est avancé vers moi en me disant : « Votre sac, ou je vous brûle ! » J'ai pris mon revolver. J'ai tiré sur l'homme, qui avait saisi mon sac, une balle, qui l'a atteint à l'épaule. C'était un homme d'une assez bonne taille, un peu moins grand que moi. Je le reconnais, c'est celui-ci. Il porte certainement la trace de la balle. J'ai encore déchargé sur lui deux autres balles qui restaient dans le barillet, chargé de trois cartouches. »

Devant cette déposition faite d'un ton si tranquille, comme le récit d'une acquisition dans un magasin, le juge ne put réprimer un sourire.

« Je ne vous poursuivrai pas, Mademoiselle, pour port d'arme prohibée, et je vous félicite, au contraire, de votre sang-froid. »

De l'école à l'écurie

Les chevaux pensants d'Elberfeld ne pensent plus. Ils avaient compté et ne comptent plus, ils avaient lu et ne lisent plus.

Leur propriétaire, M. Krall, avait promis de se plier à toutes les conditions de contrôle proposées par le *Matin*, au nom des spécialistes de l'éducation comparée. Des philosophes et naturalistes estimaient que ces chevaux déconcertants méritaient l'examen d'une Commission scientifique.

Or, l'expérience n'aura pas lieu. Le propriétaire des chevaux d'Elberfeld annonce